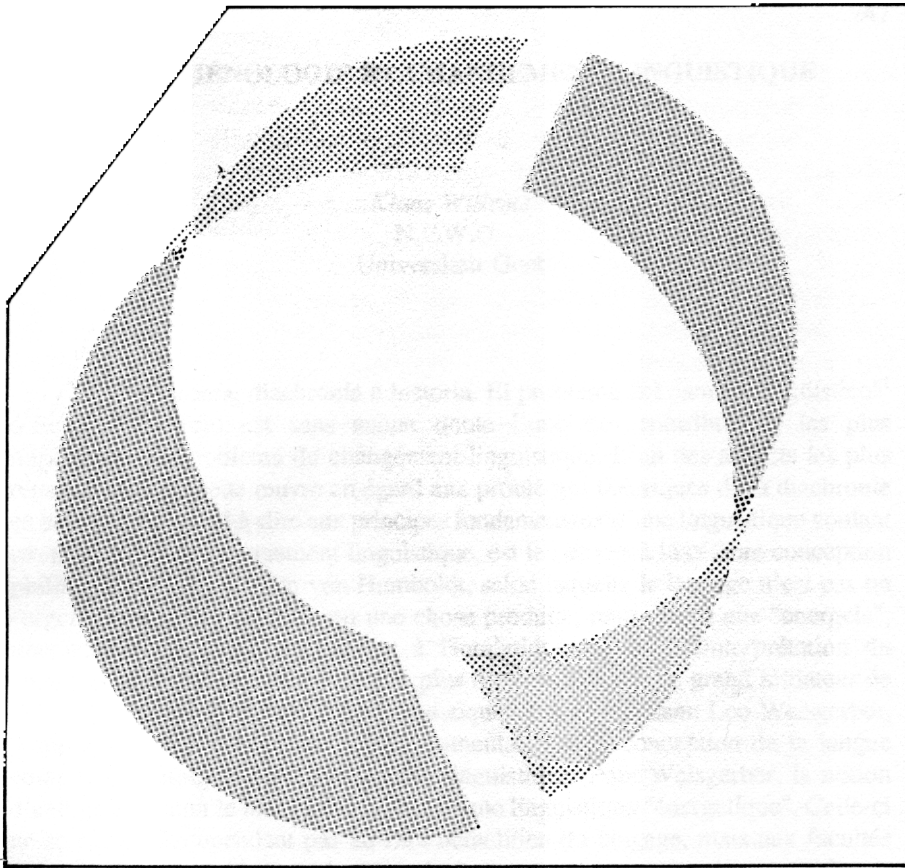


Volume 27, Number 1/2, 1994



**DIACHRONIE ET VARIATION
LINGUISTIQUE**

édité par
R. Van Deyck

**COMMUNICATION
& COGNITION**

PHÉNOMÉNOLOGIE ET CHANGEMENT LINGUISTIQUE

Klaas Willems
N.F.W.O.
Universiteit Gent

1. "Sinchronía, diachronía e historia. El problema del cambio lingüístico"¹
d'Eugenio Coseriu est sans aucun doute l'une des contributions les plus importantes au problème du changement linguistique. L'un des aspects les plus remarquables de cette œuvre en égard aux problèmes théoriques de la diachronie en linguistique, c'est-à-dire aux principes fondamentaux d'une linguistique voulant rendre compte du changement linguistique, est le recours à la célèbre conception philosophique de Wilhelm von Humboldt, selon laquelle le langage n'est pas un "ergon", une action achevée ou une chose produite, mais plutôt une "energeia", une activité créatrice. Ce recours à Humboldt pour une réinterprétation du changement linguistique est d'autant plus remarquable que le grand initiateur de la renaissance humboldtienne en linguistique², à savoir Johann Leo Weisgerber, n'appliquait en rien son principe fondamental, soit la conception de la langue comme une energeia³, au changement linguistique. Pour Weisgerber, la notion d'energeia formait le motif pour réclamer une linguistique "énergétique". Celle-ci ne se référerait cependant pas au flux héraclitien du langage, mais aux facultés conceptuelles de la langue (surtout de la langue maternelle) dans laquelle se déroule, d'après Weisgerber, tout l'univers de l'expérience. Dans cette conception, selon laquelle la langue est la base et la forme substantielle de l'esprit humain, il n'y avait pas, au départ, beaucoup de place pour un examen du changement linguistique - on se rappellera le fameux énoncé du jeune Weisgerber: "On ne peut pas parler d'un changement sémantique d'un mot"⁴ -, étant donné la nécessité de diriger toute son énergie vers les "Leistungen und Wirkungen" de la langue. Plus tard, dans l'article bien connu sur la prolifération de l'accusatif dans la langue allemande moderne par exemple⁵, Weisgerber était certainement plus sensible au problème de la variabilité du langage. Mais il est sans doute révélateur que là où le jeune Weisgerber s'attaque plus explicitement au problème du changement linguistique⁶, il se réfère à la théorie du "Kulturwandel" du sociologue Alfred Vierkandt, qui s'appuie entièrement sur une notion quasi-causale de "Stetigkeit", en vue de laquelle la "schöpferische Tätigkeit" du discours est un fait absolument secondaire et même avec une connotation plutôt négative⁷. Weisgerber adopte de

Vierkandt aussi la notion de "soziales Objektgebilde", à laquelle il se réfère comme désignation sociologique exacte de la "langue maternelle"⁸. Pourtant cette notion a beaucoup de ressemblance avec le "fait social" d'Émile Durkheim, et on sait que le "fait social" de Durkheim, adopté déjà par F. de Saussure, est le résultat d'une hypostase positiviste totalement inadéquate en vue d'une analyse du changement linguistique⁹.

Ainsi donc et en raison de la quasi-identification du contenu de signe et du concept linguistique du "monde" - en dépit de la notion de signification -, une vraie notion de changement linguistique ne pouvait se dégager clairement du concept d'energeia weisgerberien.

Il en va tout autrement dans l'œuvre d'E. Coseriu, même si sa façon de concevoir le rôle conceptuel du langage (en tant que "faculté langagière") dans la culture de l'homme a beaucoup d'affinité avec celle de Weisgerber. Le livre déjà cité de Coseriu sur le problème du changement linguistique démontre la tentative du linguiste de replacer le problème dans un cadre plus vaste que celui de la linguistique proprement dite. C'est exactement ici que notre contribution trouve son intérêt. Coseriu refuse la conception du changement linguistique comme appartenant *aussi* au langage. Le fait que la langue (en tant que "système") change, en est un aspect essentiel¹⁰. La notion humboldtienne est donc, au-delà de la conception weisgerberienne, associée à l'idée que c'est la faculté culturelle du sujet parlant qui, dans son historicité, non seulement change des données déjà existantes mais, de plus, crée le changement, vu que elle est elle-même traditionnelle dans un nouveau sens dynamique du terme.¹¹

La portée théorique majeure de la combinaison du principe humboldtien d'energeia avec la notion rationnelle de la variabilité n'est pourtant pas là, à notre avis. Le plus important dans la conception cosérienne de l'energeia comme étant essentiellement changement linguistique est le fait que cette conception reçoit une valeur transcendantale¹². La conception humboldtienne du langage interprétée en tant qu'energeia - c'est-à-dire non pas comme reproduction, ni même comme production, mais avant tout comme créativité -, cette conception est pour Coseriu plutôt *un fait rationnel valable pour toute linguistique*. En prélude à toute activité linguistique empirique le linguiste doit, d'après l'enseignement implicite contenu dans la conception cosérienne, se rendre clairement et distinctement compte du fait qu'au niveau rationnel de la réflexion le langage doit être conçu comme étant "variabilité traditionalisante". La linguistique elle-même n'a pas les moyens de découvrir cette vérité - celle-ci étant présumée dans l'activité linguistique empirique. C'est au-delà de toute activité empirique que le langage est conçu comme energeia, et c'est ce niveau rationnel qui fournit à la linguistique une notion de changement linguistique valable et par suite la justification de cette

notion. Dans une telle conception théorique, une linguistique diachronique sans concept "transcendantal" d'energeia, définie comme changement, travaillera à l'aveuglette. Le linguiste, avant de se mettre au travail, doit au nom de la "theoria", du regard intuitif et immédiat, synthétique et sans abstraction, et par là au nom de l'"eidos" langage (ce terme pris dans toute sa valeur significative), dans un stade heuristique renoncer à sa vocation de linguiste pour pouvoir comprendre ce qu'est le langage avant toute abstraction en langue, et pour comprendre à quoi sert sa vocation, une fois reprise: à éclaircir l'intuition intentionnelle linguistique du sujet parlant naïf, c'est-à-dire élever, en termes leibniziens, la *cognitio confusa vel inadaequata* au niveau d'une *cognitio distincta vel adaequata*.¹³

Il n'est donc pas étonnant que Coseriu, linguiste et philosophe de profonde conscience historique et se profilant par conviction comme tel, fait référence (et révérence), dans cette conception de base, à la notion de la "connaissance (ou conscience) linguistique originaire", comme l'a explicité Hendrik J. Pos, l'élève néerlandais du philosophe tchéco-allemand Edmund Husserl.¹⁴ Déjà dans sa thèse de doctorat défendue à Heidelberg¹⁵, mais surtout plus tard dans un célèbre article de 1939 paru dans la 'Revue internationale de philosophie' belge, dans le livre consacré à la philosophie de Husserl lors du décès de celui-ci en 1938¹⁶, H. Pos insistait sur la valeur que la linguistique devait, selon lui, accorder à la pensée de l'initiateur de la phénoménologie. Husserl, formé dans une philosophie de l'arithmétique fort abstraite, visant les problèmes fondamentaux des mathématiques, était passé par une conception tout à fait neuve du rôle philosophique de la logique dans ses "Logische Untersuchungen"¹⁷, pour souligner finalement, dans ses œuvres les plus mûres (depuis le premier volume des "Ideen"¹⁸) l'importance primordiale pour la philosophie de réfléchir et de décrire l'intuition donatrice originaire, à savoir: ce qui se laisse "donner" à la conscience par soi-même et immédiatement. Par cette description, Husserl voulait montrer comment les sciences objectives et non-philosophiques font implicitement recours à des données subjectives originales qui ne sont pas analysées elles-mêmes, mais simplement tenues comme étant évidentes. La notion husserlienne "Lebenswelt" suggérait clairement que le philosophe considérait une "connaissance originaire" comme fondamentale même dans les domaines les plus abstraits des sciences, surtout des sciences naturelles hypothético-déductives qui connaissaient alors une explosion qu'on ne peut guère nommer autrement que phénoménale, et dont la méthodologie avait un pouvoir d'attraction inquiétant sur presque toutes les autres sciences. Et la tâche du philosophe était justement de capter cette "connaissance" dans l'intuition, de la rendre claire et de réfléchir à sa fonction.

*

Après cette longue introduction, il m'est enfin possible de poser la problématique qui m'occupera. Je voudrais m'atteler à une double tâche. D'abord: En quel sens la notion de la "connaissance linguistique originaire"¹⁹ - lancée par H. Pos et adoptée dans la linguistique moderne pour la première fois, explicitement, par E. Coseriu, et cela non seulement en général mais aussi de façon marquée dans la réflexion du changement linguistique - en quel sens est-elle phénoménologique? Ensuite: Quelles sont les conséquences pratiques de cette notion pour le discours linguistique général de la variabilité, c'est-à-dire pour les abstractions et formalisations du linguiste empirique, et, donc, qu'est-ce que cela signifie pour la relation théorie - expérience empirique?

2. Pour pouvoir répondre à la première question, en quoi consiste réellement l'aspect phénoménologique de la notion "connaissance linguistique originaire", il est nécessaire de rappeler d'abord que Husserl lui-même avait donné dans le premier livre de la deuxième partie de ses "Logische Untersuchungen", l'œuvre dans laquelle sa nouvelle forme de philosopher se présentait pour la première fois, de profondes analyses de divers aspects du langage, dans la mesure où ceux-ci avaient un intérêt pour une philosophie qui se donnait pour tâche d'analyser le statut d'une logique et d'une épistémologie dans le discours systématique de la philosophie. Ces analyses sont d'un grand intérêt jusqu'à nos jours, d'autant plus que Husserl n'a pas axé dans une deuxième approche (suite à sa philosophie de la "Lebenswelt") son énergie de philosophe sur les problèmes linguistiques.²⁰ Dans les "Logische Untersuchungen" Husserl réfléchit principalement sur le langage pour en déduire les caractéristiques décisives pour une logique pure, et donc pour une sémantique universelle des formes pures dans le sens de la logique, mais qui nécessairement font la liaison avec la langue naturelle, car ce n'est que dans une telle langue qu'une logique de ce type peut être conçue. Dans cette œuvre cependant, il n'est pas encore question d'une "connaissance originaire", ni de sa fonction pour la réflexion. Ce que la langue naturelle signifie pour son analyse n'y est pas examiné. Ce rôle de réflexivité linguistique comme point de repère pour la réflexion linguistique n'a, à proprement parler, jamais été explicitement discuté par Husserl. Cependant, un texte comme "Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie als intentional-historisches Problem"²¹, exemplaire pour la pensée du dernier Husserl, démontre bien que cette notion a été conçue préalablement par le maître lui-même. D'après ce texte, le langage et son idéalité universelle pour l'intentionnalité de l'homme tient une place clef dans la phénoménologie des formes culturelles de nos diverses expériences scientifiques et de leur origine dans l'évidence absolue. C'est dans le langage que ces formes (p.ex. les concepts formels de la géométrie) reçoivent leurs "corps linguistique" intersubjectif. Husserl écrit: "Wir fragen nun: Wie kommt die geometrische Idealität (ebenso wie die aller

Wissenschaften und ähnlicher Geistesgestalten) in ihrem innerpersonalen originären Ursprung, in welchem sie *Gebilde im Bewußtseinsraum* der Erfinderseele ist, zu ihrem Sprachleib? Oder, wenn wir die Möglichkeit des sprachlichen Ausdrucks voraussetzen, wie macht die *sprachliche Verleiblichung* aus dem bloß intersubjektiven Gebilde, dem Gedanken, das *objektive*, das etwa als geometrischer Begriff oder Satz in der Tat für jedermann und in aller Zukunft verständlich da ist? Auf das Problem des Ursprungs der Sprache²² in ihrer idealen und durch Äußerung und Dokumentierung begründeten Existenz in der realen Welt wollen wir hier nicht eingehen, obschon wir uns bewußt sind, daß eine radikale Aufklärung der Seinsart der "idealen Sinngebilde" hier ihren tiefsten Problemgrund haben muß.²³ Mais c'est un aspect qui fait honneur à Pos que d'avoir transformé ce germe husserlien considérant le langage pour en enrichir la conscience (en effet "conscience" et non pas "connaissance") du linguiste avec une conception profonde: une conception qui prend en considération la subjectivité du penseur, son activité linguistique empirique et, enfin, l'éclaircissement philosophique des deux.

Dans ce sens donc, il est absolument légitime de qualifier la notion de la "connaissance linguistique originnaire" comme phénoménologique. Dans un autre sens, par contre, il faut se rendre compte du fait que la transformation posienne néglige un aspect central de la phénoménologie husserlienne. H. Pos remarque que le concept "connaissance originnaire" de Husserl "précède non seulement la théorie, mais en est le fondement"²⁴. Avec cette conception Husserl a fait plus "qu'étendre le domaine des recherches épistémologiques: en révélant la structure de la conscience originnaire, d'un côté elle [la phénoménologie] a rattaché celle-ci à la conscience scientifique, dont d'autre part elle a abattu l'absolutisme qui prétend que la seule constitution du monde se fait par la science" (ibidem). Ici l'aspect préliminaire de la "connaissance originnaire" est combiné par Pos avec un aspect de la philosophie husserlienne tout à fait différent: celui du *fondement*. Le premier aspect, on l'a vu, étant légitimement déduit de la conception de Husserl, il se demande si on peut rendre le deuxième aspect aussi évident comme tente de le faire Pos. En effet, la réponse doit être négative, le cadre phénoménologique de la réflexion transcendantale du fondement faisant défaut dans l'argumentation de Pos²⁵.

Depuis le premier volume des "Ideen", Husserl s'était manifestement assuré du fait que la nouvelle philosophie qu'il envisageait, avait besoin d'une méthode radicalement neuve. C'est ainsi qu'il tenait comme portail méthodologique de sa philosophie la réduction cartésienne, qui était, pour lui, absolument nécessaire.²⁶ Cette réduction, appelée "epoché" par Husserl d'après le terme antique de l'école scepticiste pyrrhonienne qui l'avait développée pour la première fois (surtout

Sextus Empiricus), était considérée par Husserl lui-même *expressis verbis* comme le prolongement de l'idée cartésienne d'un doute méthodique afin de se procurer une certitude indubitable et infaillible dans la réflexion concernant les principes du savoir humain. Cette idée était argumentée par Descartes, surtout dans ses "Meditationes de Prima Philosophia", tenues par Husserl pour l'aurore de la philosophie moderne - quoiqu'il ait fallu attendre le philosophe lui-même pour en distiller l'essence. Or, de cette "epoché" - qui met précisément en évidence que la phénoménologie, comme l'envisageait Husserl, revendique *toujours aussi* un sens transcendantal -, il n'est pas question dans la conception posienne de la "connaissance originaires linguistique". La raison en paraît évidente, à première vue. Le but de Pos avec une transformation du concept husserlien d'expérience originaires était 1) de spécifier, 2) de pratiquer une idée encore générale mais conçue par Pos comme fondamentale et féconde pour la réflexion philosophique des sciences naturelles et humaines.²⁷ Cette spécification pratique visait la valeur concrète et manifeste du concept husserlien pour l'une de ces sciences: la linguistique, le domaine préféré de Pos. Mais en opérant ainsi, il est indubitable que l'idée husserlienne a subie une simplification. Le rôle transcendantal de l'"epoché" était négligé, ce qui revient à dire que le fonds subjectif transcendantal de la "connaissance originaires" n'était pas mis en question. Il se demande donc, comment la "connaissance originaires" peut être le fondement de la théorie. La preuve n'en est en tout cas pas donnée par Pos, la question elle-même n'étant pas posée par lui. Précisément en négligeant l'"epoché" husserlienne l'idée de Husserl était limitée et réduite au niveau rationnel préliminaire à la science linguistique, et c'est dans ce sens-là que le concept a été adopté depuis.

Mais c'est l'"epoché" husserlienne qui va au-delà de cela. Chez Husserl, l'"epoché" est la méthode par excellence pour renoncer à tout ce qui est "naturel", et conçu comme tel, dans l'expérience humaine, soit dans la naïveté de chaque jour ou dans les sciences dites "objectives". Ce n'est que dans la réduction "epochale" que l'intuition donatrice originaires peut rendre compte de la force constitutive de l'*ego cogito* de la subjectivité transcendantale. Husserl parle d'"objectivité thétique" dans la naïveté et dans les sciences objectives précisément parce qu'ici il n'est pas question du problème de fondement. Mais poser cette question est précisément ce que veut la phénoménologie husserlienne compte tenu de son intérêt transcendantal pour la "Letztbegründung" des sciences. Dès que ces évidences thétiques sont mises en parenthèses par l'"epoché", Husserl croyait avoir affaire à un champ tout neuf dans lequel les performances constitutives de l'ego transcendantal (auquel Husserl, contrairement à son élève Martin Heidegger, croyait comme *fundamentum inconcussum* dans chaque éclaircissement transcendantale de l'être humain pensant) pourraient être saisies et décrites. La notion de "connaissance originaires"²⁸ était donc conçue par Husserl plutôt comme

contrepois pour la formalité initiale et nécessaire de la méthode de l'"epoché"²⁹, cependant non pas pour renoncer à la réflexion transcendente, mais plutôt pour l'approfondir.

Cela ne signifie pas que la détermination de la base rationnelle des sciences par un savoir originaire préliminaire prend fin. Ici commençaient plutôt deux nouveaux domaines de travail. Pos n'en a connu que le premier: celui de la structure inhérente de la "connaissance originaire". Contre l'absolutisme de l'objectivisme scientifique "Husserl a démontré que la subjectivité originaire contient une image du monde et des choses, qui peut être étalée par la réflexion. Aussi, la réflexion n'y trouve rien de vague, mais des contours précis, des intentions claires, d'une validité qui ne se mesure pas par les critères de la science"³⁰.

Mais la question transcendente, comment la linguistique, comme science se basant sur l'originalité linguistique du savoir humain, est possible et quels sont ses principes a priori, n'est pas encore posée par l'introduction et l'analyse de la "connaissance linguistique originaire" comme le fait Pos. "Triviale Selbstverständlichkeit", pourrait on dire avec Husserl, "verwandelt sich in ein Mysterium"³¹. Car pour cette question il ne suffit pas de poser le niveau rationnel d'une connaissance *préliminaire*. Il faudra plutôt mettre en sursis l'apparente immobilité et certitude de cette originalité³², non pas pour atteindre un niveau théorique qui rende concevable la base réelle de la science, mais pour pouvoir mettre en question les principes transcendants de la réflexion linguistique et, ce faisant, *établir le fondement de la linguistique au sens transcendantal*. Cela revient à dire qu'il ne faudra justement pas avoir recours à un savoir apparemment sûr qui guide les abstractions linguistiques. Il conviendrait de distinguer entre a) le plan rationnel de la linguistique, d'une part, et b) l'"epoché" auprès de la première naturalité linguistique de l'ego transcendantal, qui est la connaissance originaire, d'autre part, pour pouvoir établir le fondement de la linguistique - ce qui est bien différent. En termes husserliens la linguistique n'a initialement pas de fondement, l'établir est au contraire une tâche à accomplir. La notion de "connaissance linguistique originaire" serait alors la première originalité du cogito linguistique, mais cette dernière attend d'être approfondie en la réduisant à l'ego absolu, qui, pour Husserl, doit être considéré comme la base constitutive de toute évidence. C'est là le noyau de la réflexion transcendente husserlienne dont le philosophe ne cessait de rêver depuis les "Ideen", mais qu'il a conçu plutôt comme une problématique pour les générations de philosophes futurs que comme un objet bien établi et défini pour des recherches philosophiques.³³ Cependant, il faudra conclure que dans cet aspect transcendantal, qui ne se situe pas simplement au niveau rationnel préliminaire à toute activité linguistique, mais qui établit un plan plus profond de la "Letztbegründung" des multiples sciences, avec, parmi elles, la linguistique, la notion

de "connaissance originaires" posienne n'est plus phénoménologique, mais une étape à considérer elle-même *sub specie transcendentali*³⁴. Ainsi le recours à ce plan préliminaire n'est pas phénoménologique, puisque non transcendantal au sens husserlien. En revanche, ce recours est quasi-transcendantal. La raison pour introduire ici le préfixe "quasi" est que, par la notion posienne de la "connaissance originaires", quoique en même temps au-delà de cette notion stricto sensu, le problème transcendantal "se révèle", sans être pour autant saisi lui-même en tant que tel. Je reviendrai sur ce point.

3. Malgré une même conception de base concernant la fonction théorique préliminaire de la "connaissance originaires", il y a une distinction importante entre H. Pos et E. Coseriu en ce qui concerne la relation entre la "connaissance/conscience originaires" et le "savoir scientifique linguistique". Quoique le "savoir" trouve sa source dans la "connaissance/conscience", il y a pour Pos un "antagonisme" entre le savoir et la conscience linguistique, avec "exclusion mutuelle des deux sphères"³⁵, le savoir du linguiste se trouvant dans une "tension polaire" avec la "réalité immédiate"³⁶. Ceci explique la préférence de Pos pour la notion de "conscience originaires", le terme "connaissance" ayant une trop grande ressemblance avec la notion du "savoir" réflexif. Pour Coseriu, par contre, cet antagonisme n'existe pas, et la formulation leibnizienne, dans le premier paragraphe de cette contribution, quant à objectiver une connaissance confuse sur un plan scientifique clair, distinct et adéquat, montre bien cette divergence avec Pos. Il en résulte que la dualité posienne entre "conscience originaires" et "savoir linguistique", la conscience n'ayant, pour Pos, "rien d'un savoir"³⁷, est tout à fait inimaginable dans la pensée cosérienne.

Avec l'idée de la continuité du 'préreflexif' et du 'réflexif' (du préthéorique et du théorique)³⁸, il est certain que Coseriu formule une thèse profonde et très importante de caractère phénoménologique, tout à fait dans l'esprit husserlien. Pos avait certainement tort de la négliger à cause de sa notion encore tout à fait rickertienne de dualité entre "conscience" 'préreflexive' et "savoir" 'réflexif', surtout étant donné le fait que c'était justement Husserl qui (contrairement au néokantisme de son temps, particulièrement au transcendantalisme de Heinrich Rickert) accentuait le fait que les principes transcendants qui dirigent la constitution subjective intentionnelle des objets, sont "pareils" dans le plan naïf comme dans le plan 'réflexif' (quoique pas les "mêmes" au sens strict du mot - pas les "selben", mais les "gleichen") et que, ainsi, la tâche du phénoménologue est l'analyse et la description de la relation "motivatrice" ("Motivationsverhältnis") entre les deux plans.

Ceci nous amène à une question que Pos ne se posait pas, celle qui constituera la deuxième tâche que je me suis proposée, à savoir d'examiner les conséquences de la notion phénoménologique au sens restreint de "connaissance linguistique originaire" en ce qui concerne l'activité linguistique, in casu la linguistique diachronique³⁹.

La notion de "changement", cela découle de la discussion dans le premier paragraphe, est dans la conception cosérienne de l'"energeia" le terme différentiel rationnel positif. Cela signifie que c'est en considération du langage comme étant en soi "variable" que la notion de "changement" dénote un trait essentiel sur le plan théorique du langage, préliminaire à la linguistique. Par contre, la notion de "changement", quoique dénotée par le même mot, n'a plus dans la dimension non-théorique mais empirique de la linguistique proprement dite ce statut rationnel d'un terme différentiel qui est lui-même positif. Dans la diachronie il n'y a pas de changement, il y a des termes entre lesquels *est constaté* le changement. Cela revient à dire, que le changement historique, étant un trait essentiel, ne peut pas être déterminé de la même façon au plan diachronique. Le changement, lui, est purement "historique" et non pas "diachronique". Sur le plan diachronique on constate les termes entre lesquels se manifeste le changement *en abstraction*, le changement lui-même étant supposé.

Cela a des conséquences considérables pour le statut 'réflectif' de la notion de "changement linguistique". Limitons-nous ici pour l'exemplifier au champ lexical. Dans le raisonnement diachronique, le changement sémantique d'un mot s'est produit en phases multiples, qui sont elles-mêmes des termes de la diachronie. Ainsi pour le mot allemand bien connu en linguistique *Junggeselle* par exemple, on obtient une diachronie de phases du type:

- 'junger Geselle, Handwerkerbursche' ('jeune compagnon, artisan')
- > 'unverheirateter Geselle' ('jeune compagnon non marié')
- > 'unverheirateter Mann' ('celibataire').

Pour la réflexion rationnelle, par contre, le mot en question ne changerait pas de signification entre ces termes. L'idée théorique, la conception de la "connaissance originaire" au sens examiné, ne se réfère pas à une grandeur qui se manifeste *entre termes*, in casu à la signification entre termes. Pour l'idée théorique, c'est la signification du mot en tant que catégorie théorique de la réflexion du langage, p. ex. de *Junggeselle*, qui changeait, et *elle changeait chaque fois que le mot était créé dans un texte*. Quoique nécessaire sur le plan théorique, ceci est inconcevable en diachronie. Rationnellement, c'est le changement significatif du mot lui-même qui est le terme positif, et non pas les termes diachroniques entre lesquels est considéré, en formalisation abstraite, le changement. Cela veut dire que, à partir de la notion phénoménologique restreinte de "connaissance originaire", il ne peut pas être question d'une dualité comme celle qui est la base de tout discours dia-

chronique, p. ex. [sign. x -> sign. y]. Pour la "connaissance originaire" il n'y a pas de "changement phasique", il y a une "histoire créatrice", cette histoire elle-même étant un terme rationnel pour lequel il n'y a pas de reproduction stricto sensu, donc pas de "phases". Ainsi le concept de "changement" a une valeur tout à fait différente à fonction du plan épistémologique (empirique ou théorique) auquel il se réfère.

Insistons sur ce point. Faudra-t-il conclure que la dualité opposée dans la diachronie n'ait pas de raison d'être? Il serait faux de le conclure, d'autant plus que, ici, il y a une dialectique entre le plan rationnel non-transcendantal (au sens rigide husserlien) mais quasi-transcendantal (au sens posien) d'une part, et le plan empirique d'autre part, qui montre l'homogénéité du discours 'réflectif' sur le langage. Cette dialectique signifie deux choses.

1) La dualité empirique ne saurait être une telle sans le plan rationnel, comme la conception rationnelle serait inconcevable sans les ruptures diachroniques. Pour pouvoir concevoir une formule linguistique empirique comme [sign.x -> sign. y] l'idée de continuité en changement, dans laquelle la notion "changement" est elle-même un "terme", doit être présupposée. Cette idée de continuité en changement, qui n'est pas exprimée dans la formule "phasique" et qui ne peut l'être, n'est rien d'autre que la conception rationnelle de l'énergie dans le sens cosérien de variabilité incessante. Ici on voit la position clef de cette idée de continuité en changement. D'une part en raison de l'activité linguistique empirique: Que serait cette idée sans que n'existent les moyens de la fixer dans des termes qui ne déterminent pas eux-mêmes le changement, mais ce qui change "réellement" en tant qu'objets d'étude? Rien. D'autre part en égard au problème transcendantal: Il est clair que l'idée de continuité en changement n'a pas elle-même de fondement au sens discuté. Je crois que cela est justement l'une des tâches difficiles mais fascinantes pour la réflexion transcendantale dans le sens radical de la phénoménologie transcendantale comme l'a conçue Husserl. La dialectique entre théorie et expérience empirique se déroule sur le plan de la réflexion, ne pouvant donc être comprise que transcendantalement au sens strict du mot. C'est ce sur-plan qui "se révèle" ici à nouveau.

2) La dialectique ne peut pas, par conséquent, être éliminée, ce qui serait un but 'réflectif' absurde. Pourtant on l'a essayé implicitement. De ce que je viens de dire, on peut déduire non seulement le rôle véritablement empirique de la diachronie pour une conception rationnelle du langage, mais aussi la valeur qu'a une perspective à considérer comme préliminaire à toute recherche empirique. C'est ce que j'ai nommé sa position clef. Dans cette discussion le problème lexical de la signification a été abordé quasi automatiquement. En effet, cette discussion ne me paraît pas être sans conséquences pour l'appréciation plutôt philosophique

que linguistique surtout de la signification des mots, comme on la connaît depuis le "linguistic turn" en philosophie moderne.

Ce qui m'intéresse ici est bien sûr une appréciation de la notion de "différence" dans l'œuvre des poststructuralistes de caractère postphénoménologique comme Maurice Merleau-Ponty ou Jacques Derrida. Sans doute en formulant leurs thèses sur la signification des mots (importantes puisqu'elles impliquent les concepts de base de leurs philosophies) ces philosophes ont eu recours, comme chacun qui réfléchit sur le langage, à une intuition bien valable de l'originalité du langage. Mais ce qui étonne, c'est que nulle part il n'est fait preuve d'un intérêt transcendantal, ou même quasi-transcendantal au sens discuté, pour les *problèmes du discours 'réflectif' lui-même*. Quand on essaye de simplifier et de faire abstraction des conséquences philosophiques, et que l'on se concentre sur la justification linguistique de la conception en question, on constate que celle-ci est basée sur le fameux énoncé de Ferdinand de Saussure, que "*dans la langue il n'y a que des différences*". Bien plus: une différence suppose en général des termes positifs entre lesquels elle s'établit; mais dans la langue il n'y a que des différences *sans termes positifs*⁴⁰. La conclusion qu'on en tire est simple: ayant affaire à des différences sans termes positifs, le signe n'a pas lui-même de valeur positive, avant tout: de signification.⁴¹ Ce qui est nommé signification est plutôt la différence de signification d'un signe avec un autre (ou des autres), l'écart plutôt que l'en-soi. Le signe est mort.

Cette thèse devient pourtant douteuse, quand on constate qu'elle semble résulter d'une conception qui ne différencie pas les différents plans épistémologiques dont nous avons parlé. Ces plans ne sont pourtant pas niés dans la conception poststructuraliste, ni même implicites, ce qu'on peut déduire du simple fait que le discours et son sens proposé se réfère aux signes linguistiques comme objets et non pas au discours "réflectif" sur les signes. Or, il résulte de la discussion menée dans cet exposé que la différenciation des plans épistémologiques de ce discours est indispensable. Si on considère en effet ces plans, on doit constater que la conception en question n'est pas absolue, que c'est une "doxa" et en tant que telle discutable, qu'il est même illégitime de la projeter sur l'œuvre de F. de Saussure. Le fil rouge de cette "doxa" est le refus d'accepter la dignité du signe linguistique.

Pourtant, quand on différencie entre, d'une part, le fait que rationnellement le langage est variabilité, dans le sens où ce terme incorpore à juste titre le "changement linguistique", et, d'autre part, le "changement" comme objet du raisonnement linguistique diachronique, ce refus n'a pas de raison d'être. Car sur le plan rationnel la variabilité est elle-même le terme positif. Et c'est aussi le sens rationnel de la proposition saussurienne concernant la signification. Le fait qu'il n'y a pas, sur l'un des deux plans, de termes positifs entre lesquels la différence

existe, *ne signifie donc pas qu'il n'y a pas de termes positifs*.⁴² Cela signifie plutôt que le terme positif lui-même a *rationnellement* le caractère de différence. En effet, F. de Saussure continue ainsi: "Mais dire que tout est négatif dans la langue, cela n'est vrai que du signifié et du signifiant pris séparément: dès que l'on considère le signe dans sa totalité, on se trouve en présence d'une chose positive dans son ordre."⁴³

La différence de signification est, par conséquent, sur le plan rationnel lui-même le terme positif; et ici le langage est conçu synthétiquement dans son "totalité" eidétique, où il n'est pas question, e.a., d'une séparation entre "signifiant" et "signifié". Ce n'est qu'en analysant, à partir de la parole, le langage in concreto sur le plan empirique de la langue qu'il nous faut deux termes pour pouvoir concevoir empiriquement le changement, la différence, la signification, quoique les deux termes empiriques ne peuvent, bien sûr, pas être conçus eux-mêmes rationnellement comme positifs. C'est pourtant ce que fait J. Derrida avec la notion de "différance", notion qui non seulement est erronée à cause du fait qu'elle est introduite en tant que notion causale en vue des différences (critique qui n'a pas été développée dans cette contribution, n'en étant pas le thème), mais surtout parce qu'elle a elle-même, à défaut de la distinction des deux plans épistémologiques, un statut hermaphrodite en dépit de la dignité du signe en tant qu'objet empirique. Ce statut ne montre pas tellement l'impossibilité de sa définition ou le recours à des formulations paradoxales, que le fait qu'une pensée statique du langage⁴⁴ - qui interdit le raisonnement théorique d'*energeia* en tant que variabilité - en fait le fondement. A la lumière de cette distinction la notion de "différance" ne me paraît pas seulement être superflue, mais surtout dépourvue de fondement. Ceci prouve une critique transcendantale. Le refus d'accepter la dignité du signe résulte non pas d'une prétendue "connaissance originaire" (si bien qu'on voit une fois de plus que celle-ci n'établit pas elle-même le "fondement" de la réflexion du langage dans un sens véritablement transcendantal), mais d'une confusion des deux plans épistémologiques, donc d'un défaut transcendantal. Ce sont ces deux plans qu'on ne peut pas confondre dans tout discours sur le langage, à savoir la distinction que E. Coseriu me paraît être le seul à considérer à chaque occasion dans sa réflexion sur le langage: la différence entre le plan rationnel, synthétique et théorique préliminaire, et sa contrepartie dialectique, le plan analytique et empirique de l'historique et du général. L'erreur de la conception poststructuraliste est donc une *metabasis eis allo genos*, le fait de transposer une conception rationnelle ("variabilité" - changement -, signification, différence) d'ordre positif dans le plan empirique du signe concret comme objet d'étude linguistique, où, il est clair, que maintenant le signe ne peut que suffoquer sous la conception théorique "aoriste". Mais cette distinction, elle aussi, présuppose une réflexion encore plus radicale, et qui "se révèle", par un détour, une fois de plus:

l'éclaircissement transcendantale de l'universel du signe linguistique en tant qu'élément de la "langue naturelle" et en tant qu'unité de "forme" et de "substance".

4. Il ne me reste qu'à résumer le propos et les résultats de cette contribution. Elle pose deux questions: En quel sens la notion connue comme phénoménologique de la "connaissance originaire", transformée pour la linguistique à partir de l'œuvre d'Edmund Husserl par Hendrik J. Pos et adoptée en linguistique moderne surtout par Eugenio Coseriu, en quel sens est-elle phénoménologique? La réponse ne peut être uniforme. La notion est phénoménologique dans la mesure où Husserl réclamait en effet une analyse des données thétiqes originaires dans les formes culturelles des multiples sciences. Mais la notion n'est que pour la moitié phénoménologique: par l'introduction de la notion "intuition donatrice originaire" Husserl combinait cette analyse avec la nécessité d'effectuer la réduction phénoménologique-transcendantale, l'"epoché", si bien qu'il s'avère que la notion "connaissance originaire" doit être intégrée dans l'intérêt transcendantal de la philosophie husserlienne, la connaissance originaire étant la première manifestation de l'intentionnalité de l'ego cogito, et, en tant que telle, elle détermine les formes abstraites des sciences qui trouvent dans elle le premier "substantiel" préliminaire. L'"epoché" ne s'arrêtant pas devant la "connaissance originaire", la transformation posienne de la notion husserlienne n'arrive pas à tenir sa promesse d'éclaircir non pas seulement le plan théorique *préliminaire* à la linguistique mais aussi son *fondement*.

La deuxième question de la contribution concerne les conséquences de la détermination de la notion de "connaissance originaire" pour l'activité empirique de la linguistique diachronique. J'essaye de démontrer que de cette notion résulte un éclaircissement des différents plans épistémologiques à distinguer dans l'activité linguistique. Le changement linguistique étant conçu sur le plan rationnel théorique et non pas sur le plan empirique des faits concrets de la diachronie, les objets relatifs à ces deux plans ne peuvent être confondus. Non seulement la notion de changement est à comprendre deux fois d'une façon essentiellement différente, de plus, il n'est pas possible de formuler une thèse empirique négative en vue de l'objet théorique positif ou une thèse théorique négative en vue de l'objet empirique positif. Je montre que pourtant cette *metabasis* est à la base de la conception très importante en philosophie moderne, selon laquelle ce n'est pas le signe linguistique qui aurait de la signification, mais que la signification serait plutôt une "différence" (significative "entre termes"). Le terme "différence" étant lui-même le terme positif sur le plan rationnel de la réflexion du langage, il n'y a pas de raison de refuser la dignité du signe sur le plan empirique, comme le fait par exemple J. Derrida, en hypostasiant la notion de différence en différence.

Je tiens à remercier Mme. R. Van Deyck et Mme. M. Fehlmann-Guye pour leurs conseils en matière de langue.

1. Montivideo 1958. Tercera edición, Editorial Gredos, Madrid 1978.
2. Il est à remarquer que cette renaissance linguistique de la pensée humboldtienne avait été précédée en Allemagne par une renaissance des idées de Humboldt dans la philosophie du langage, entre autres chez Heyman Steintal, Anton Marty, Karl Voßler, Richard Höningwald, Hans Lipps, Julius Stenzel, Ernst Cassirer, Paula Matthes, Herman Ammann, Günther Ipsen, une renaissance qui n'a pas eu immédiatement son pendant en linguistique, les linguistes ne se souciant d'habitude pas de concepts philosophiques.
3. Cfr. Leo Weisgerber: Die sprachliche Gestaltung der Welt, Düsseldorf 1962 (troisième édition), p.76 sq.
4. "Vom Bedeutungswandel eines Wortes kann nicht gesprochen werden", L. Weisgerber: "Die Bedeutungslehre - ein Irrweg in der Sprachwissenschaft?", in: Germanisch-Romanische Monatsschrift, XV. Jahrgang, 1927, p.161-183 (cit. p.173).
5. Dans ce fait (p. ex. *einen beschenken mit etwas* pour *einem etwas schenken*) Weisgerber voyait une évolution dangereuse de l'esprit humain en dépit de la liberté de l'individu qui faillit être conçue (comme autrefois) au datif, cas symbolisant d'après l'auteur la liberté de l'homme dans le discours; "Der Mensch im Akkusativ", in: Wirkendes Wort, 1958, 8. Jg., p.193-205.
6. Par exemple dans son article "Zur Erforschung des Sprachwandels", in: Indogermanische Forschungen, Tome 48 (1930), p.26-45.
7. O.c., p.38-44.
8. Cfr. L. Weisgerber: "Sprache", in: Handwörterbuch der Soziologie, A. Vierkandt Hg., Stuttgart 1959, 'Unveränderter Neudruck' (première édition 1931), p.592-608.
9. Cfr. E. Coseriu: Sincronía, diachronía e historia, p.32-40.
10. Cfr. Eugenio Coseriu: "Les universaux linguistiques (et les autres)", in: L. Heilmann Ed., Proceedings of the eleventh international congress of linguistics, Bologna, I, Mulino 1974, p.47-73.
11. Cfr. aussi E. Coseriu: "Vom Primat der Geschichte" in: Sprachwissenschaft, Nr.5, 1980, S.125-145, et "Linguistic change does not exist" (1982), dans: Energie und Ergon, Festschrift für Eugenio Coseriu, Tome I, Tubingue 1988, p.147-157.

12. "Transcendantale" en tout cas du point de vue de sa fonction pour la linguistique. Du point de vue de son fondement en philosophie (plus exactement en philosophie phénoménologique), on a à faire, comme j'essaierai de le démontrer plus loin, avec une valeur plutôt "quasi-transcendantale" que véritablement "transcendantale".
13. G. Leibniz: "Meditationes de cognitione, veritate et ideis". Cfr. E. Coseriu: *Sinchronía*, ..., p.58.
14. E. Coseriu: *Sinchronía*, ..., p.66. Cfr. aussi E. Coseriu: *Teoría del lenguaje y lingüística general*, Editorial Gredos, Madrid 1962, p.142, 170, 261.
15. H.J. Pos: *Zur Logik der Sprachwissenschaft*, Heidelberg 1922.
16. H.J. Pos: "Phénoménologie et linguistique", in: *Revue int. de phil.*, Première année, nr.2, Janvier 1939, p.354-365.
17. *Logische Untersuchungen*, *Husserliana XVIII*, 1975; *XIX*, 1 et 2, 1984; *XX* (en préparation).
18. *Ideen zu einer reinen Phänomenologie und phänomenologischen Philosophie*, *Husserliana III*; *III/1* et *2*; *IV* und *V*.
19. Je préfère employer ici le mot "connaissance" et non pas "conscience", comme le fait normalement H. Pos, terme qui me paraît devoir être réservé pour un autre type de réflexion. Pour la raison pour laquelle Pos préfère "conscience", vide §3.
20. Les *Vorlesungen über Bedeutungslehre*. Sommersemester 1908 (*Husserliana XXVI*, 1987) sont à situer entre la première et la deuxième édition des *Logische Untersuchungen* (1900 et 1913). Comme les remarques sur le langage dans *Formale und transzendente Logik. Versuch einer Kritik der logischen Vernunft* (*Husserliana XVII*, 1974), publié pour la première fois en 1932, et *Erfahrung und Urteil* (publié posthume par L. Landgrebe en 1939), les "Vorlesungen" sont très orientés sur la logique. Il en est de même pour quelques passages sur le langage dans le premier tome des "Ideen".
21. Il s'agit d'un fragment de l'année 1936 qui a été publié de façon posthume pour la première fois dans le même numéro de la *Revue internationale de philosophie*, Première année, Nr.2, p.207-225 (par Eugen Fink). (Aussi: *Husserliana VI*, *Beilage III*).
22. Comme le dit le titre du texte husserlien (qui n'est d'ailleurs pas de Husserl lui-même, mais de l'éditeur E. Fink), il faut spécifier ici que le problème "des Ursprungs der Sprache" présente de l'intérêt en tant que "intentional-historisches Problem" et non pas en termes génétiques.
23. E. Husserl: "Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie ...", p.210.
24. H. Pos: "Phénoménologie et linguistique", p.354.
25. Ceci a déjà été souligné par le phénoménologue allemand Ernst W. Orth: *Sinn, Bedeutung, Gegenstand* (Bonn 1967), p.73 (cfr. aussi Heidi

Aschenberg: *Phänomenologische Philosophie und Sprache* (Tübingue 1978), p.48), mais sans que ce soit argumenté. Or, si on ne veut pas réduire cette argumentation à la thèse curieuse que Pos n'aurait rien compris au but de la philosophie husserlienne, il faudra comprendre pourquoi Pos n'a précisément pas développé la valeur transcendentale de la philosophie de Husserl (en tout cas d'une façon radicale, comme la réclamait le maître lui-même). Et ce qui rend Pos si intéressant est le fait qu'il semble même réclamer le focus linguistique, voire le substrat du langage, pour cette "dé-transcendantalisation" de la phénoménologie husserlienne.

26. Il serait erroné de conclure du texte sur le "Ursprung der Geometrie" que Husserl ne croyait plus à l'"epoché" dans sa dernière période. Comme Eugen Fink le remarque très correctement, ce texte n'a pas de thème transcendantal: "Die wirkliche Rückfrage wird hier nicht vollzogen." (E. Fink dans la Préface au texte de Husserl, *Revue int. de phil.*, p.206).
27. Il n'est pas sans importance de souligner que Husserl se concentrait en effet surtout sur les sciences naturelles.
28. Pos remarque ("Phénoménologie et linguistique", p.355) que l'introduction de cette notion ne sert pas à remplacer le scientifique par "l'originaire vécu", et que justement la phénoménologie évite la faute inverse de l'absolutisme scientifique. Ceci, quoique étant une idée profonde et importante, est caractéristique pour Pos, qui met l'accent sur le point négatif dans la "critique" husserlienne concernant l'absolutisme des sciences objectives. Mais la "critique" husserlienne, et c'est ce qui ne résulte pas de la transformation posienne du concept "connaissance originaire", va au-delà du scepticisme envers l'objectivisme des sciences, en ce sens que la "critique" exige une élucidation transcendantale. L'idée profonde de Pos fait donc recours à une prémisse encore à élucider: qu'il est possible d'atteindre un degré d'objectivité avec la "connaissance originaire" qui ne résulte pas de l'objectivité naïve (qui est "mundan", comme le disait Husserl), ni de l'objectivité des sciences. Un fait pour Husserl inconcevable sans "epoché". En effet, le fait que Husserl, dans sa dernière grande œuvre, *Die Krisis der europäischen Wissenschaften und die transzendente Phänomenologie* (Husserliana VI, 1954), dans laquelle se trouve la doctrine de la "Lebenswelt", exige en toute rigidité que l'on effectue l'"epoché" non seulement en ce qui concerne les certitudes naturelles des sciences objectives mais aussi de la "Lebenswelt" elle-même comme base originaire préliminaire à toute autre objectivité, ce fait apparemment incompréhensible me paraît indiquer sans aucune ambiguïté que Husserl voyait sa tâche limite dans le problème du fondement transcendantal.

29. Ce n'est pas un hasard que c'est dans la même œuvre (le premier livre des "Ideen") que se trouvent ensemble pour la première fois la doctrine du "principe des principes" (qui dit que c'est l'intuition donatrice originaire qui forme la base de la philosophie husserlienne) et la doctrine de l'"epoché". Les deux vont essentiellement ensemble.
 30. Pos: "Phénoménologie et linguistique", p.355.
 31. Einleitung in die Logik und Erkenntnistheorie, Vorlesungen 1906/1907, Husserliana XXIV, 1984, p.153. Dans la "Krisis", p.192-193, Husserl écrit: "... jede übliche Berufung auf Evidenz, sofern damit eine weitere Rückfrage abgeschnitten sein sollte, ist theoretisch nicht besser als eine Berufung auf ein Orakel, in dem ein Gott sich offenbart. Alle natürlichen Evidenzen, die aller objektiven Wissenschaften (die der formalen Logik und Mathematik nicht ausgenommen), gehören in das Reich der 'Selbstverständlichkeiten', die in Wahrheit ihren Hintergrund der Unverständlichkeit haben. Jede Evidenz ist ein Problemtitel, nur nicht die phänomenologische Evidenz, nachdem sie sich selbst reflektiv geklärt und als letzte erwiesen hat."
 32. Cfr. E. Husserl: Die Krisis ..., §38.
 33. Le succès de la nouvelle philosophie de M. Heidegger, dans ses traits essentiels clairement différente de celle de Husserl, contribuait au fait, que ce n'était plus évident de se passionner pour le transcendantalisme husserlien.
 34. Tenant la réflexion transcendantale de la linguistique pour une tâche encore à peine conçue mais d'une importance à ne pas sous-évaluer, un approfondissement de cette thèse in concreto ne peut pas être donné dans les limites de cette contribution-ci. Je voulais seulement démontrer qu'en recourant à Husserl, la notion de "connaissance originaire" telle qu'elle est interprétée par Pos néglige un aspect, que je considère comme essentiel pour Husserl lui-même. L'approfondissement dont je viens de parler sans que je puisse m'y étendre ici, est traité ailleurs; cfr. mon livre, qui aborde justement ce thème du fondement transcendantal en "epoché" de la réflexion du langage (et surtout de la signification): "Sprache, Sprachreflexion und Erkenntniskritik. Versuch einer transzendentalphänomenologischen Klärung der Bedeutungsfrage" (Tübingue 1994) Chapitres I-III.
 35. Pos: "Phénoménologie et linguistique", p.360.
 36. O.c., p.361.
 37. O.c., p.358.
 38. Il convient de distinguer, dans le sens de Husserl, entre, d'une part, le 'réflexif', quand il s'agit d'indiquer un rapport au "sujet" ou, plus généralement, à "soi-même" (par exemple: la "réflexivité" du langage), et,
-

d'autre part, le 'réflectif', quand le rapport "réflexif" fait partie de la "réflexion" humaine.

39. Une autre question, que je ne peux pas discuter ici, mais d'importance fondamentale dans cette discussion, est bien sûr s'il existe en effet une différence catégorique entre la "connaissance originaire" et la "linguistique". Je me contente de remarquer, qu'il me paraît possible d'arriver à une synthèse entre la pensée posienne et cosérienne.
40. Ferdinand de Saussure: Cours de linguistique générale, Édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden 1967, p.270.
41. M. Merleau-Ponty: Éloge de la philosophie, (Gallimard, Paris) 1953/1960, p.80 ("Sur la phénoménologie du langage") et: Signes, (Gallimard, Paris) 1960, p.49 sq. ("Le langage indirect et les voix du silence"). J. Derrida: Marges de la philosophie, (Éditions de Minuit, Paris) 1972, p.10 sq. ("La différance").
42. Il est à remarquer que la conception formaliste de Louis Hjelmslev, qui est un fonctionnalisme structurale extrême pour la raison que la langue est conçue dans la glossématique comme étant un réseau de "relations mutuelles" (donc comme une "forme pure"), constitue dans un certain sens le contraire à la vue poststructuraliste. Dans un autre sens, pourtant, précisément la glossématique n'arrive pas à concevoir l'unité linguistique de "forme" et de "substance", car elle est de caractère "sémiotique" plutôt que "linguistique". Cfr. L. Hjelmslev: "L'analyse structurale du langage" (1948), in: Essays linguistiques, (Éditions de Minuit, Paris), 1971, p.34sq., et cfr. E. Cosériu: Teoría del lenguaje ..., p.174 sq.
43. O.c., p.272.
44. Cfr. surtout J. Derrida: La voix et le phénomène, Paris PUF, 1967.

Références

- ASCHENBERG, Heidi: Phänomenologische Philosophie und Sprache, Tubingue 1978 (T.B.L. N°96).
- COSERIU, Eugenio: Sincronía, diachronía e historia. El problema del cambio lingüístico. Montivideo 1958. Tercera edición, Editorial Gredos, Madrid 1978.
- COSERIU, Eugenio: Teoría del lenguaje y lingüística general, Editorial Gredos, Madrid 1962.

- COSERIU, Eugenio: "Les universaux linguistiques (et les autres)", in: L. Heilmann Ed., Proceedings of the eleventh international congress of linguistics, Bologna, I, Mulino 1974, p.47-73.
- COSERIU, Eugenio: "Vom Primat der Geschichte" in: Sprachwissenschaft, Nr. 5, 1980, S.125-145.
- COSERIU, Eugenio: "Linguistic change does not exist" (1982), dans: *Energieia und Ergon*, Festschrift für Eugenio Coseriu, Tome I, Tubingue 1988, p.147-157.
- DERRIDA, Jacques: *La voix et le phénomène*, Paris P.U.F., 1967.
- DERRIDA, Jacques: "La différence", in: *Marges de la philosophie*, Éditions de Minuit, Paris 1972, p.1-29.
- HJELMSLEV, Louis: "L'analyse structurale du langage" (1948), in: *Essays linguistiques*, Éditions de Minuit, Paris, 1971 (première édition 1959), p.34-43.
- HUSSERL, Edmund: *Gesammelte Werke "Husserliana"*, La Haye, 1950sq.
- HUSSERL, Edmund: "Die Frage nach dem Ursprung der Geometrie als intentional-historisches Problem", in : *Revue internationale de philosophie*, Première année, N°2, Janvier 1939, p.207-225.
- MERLEAU-PONTY, Maurice: "Sur la phénoménologie du langage", in: *Éloge de la philosophie*, Gallimard, Paris 1953/1960, p.73-95.
- MERLEAU-PONTY, Maurice: "Le langage indirect et les voix du silence", in: *Signes*, Gallimard, Paris 1960, p.49-104.
- ORTH, Ernst Wolfgang: *Sinn, Bedeutung, Gegenstand*. Bonn 1967.
- POS, Hendrik Johannes: *Zur Logik der Sprachwissenschaft*, Heidelberg 1922.
- POS, Hendrik Johannes: "Phénoménologie et linguistique", in: *Revue internationale de philosophie*, Première année, nr.2, Janvier 1939, p.354-365.
-

- DE SAUSSURE, Ferdinand: Cours de linguistique générale, Édition critique par Rudolf Engler, Wiesbaden 1967.
- WEISGERBER, Joh. Leo: "Die Bedeutungslehre - ein Irrweg in der Sprachwissenschaft?", in: Germanisch-Romanische Monatsschrift, XV. Jahrgang, 1927, p.161-183.
- WEISGERBER, Joh. Leo: "Zur Erforschung des Sprachwandels", in: Indogermanische Forschungen, Tome 48 (1930), p.26-45.
- WEISGERBER, Joh. Leo: "Sprache", in: Handwörterbuch der Soziologie, A. Vierkandt Hg., Stuttgart 1959, 'Unveränderter Neudruck' (première édition 1931), p.592-608.
- WEISGERBER, Joh. Leo: "Der Mensch im Akkusativ", in: Wirkendes Wort, 1958, 8. Jg., p.193-205.
- WEISGERBER, Joh. Leo: Die sprachliche Gestaltung der Welt, Düsseldorf 1962 (troisième édition).
- WILLEMS, Klaas: Sprache, Sprachreflexion und Erkenntniskritik. Versuch einer transzendentalphänomenologischen Klärung der Bedeutungsfrage, Tübingen 1994 (T.B.L. N°391).